Ziglôbitha

Revue des Arts, Linguistique, Littérature & Civilisations

eISSN (en ligne) 2709-2836

ISSN-L (imprimé) 2708-390X

Ziglôbitha, revue des Arts, Linguistique, Littérature - & Civilisations

Ziglôbitha

N°01
Décembre 2020

ISSN-L 2708-390X
eISSN 2709-2836

Revue des Arts, Linguistique, Littérature & Civilisations

Université Peleforo Gon Coulibaly

Ziglôbitha, Revue des Arts, Linguistique, Littérature & Civilisations

www.ziglobitha.com

Ziglôbitha

Revue semestrielle

Creative Commons Attribution 4.0 International Licence CC-BY 4.0

Sous-direction du dépôt légal, quatrième trimestre
Dépôt légal n°16907 du 15 Octobre 2020
Editeur: Ziglôbitha, Université Peleforo Gon Coulibaly

ISSN-L 2708-390X

eISSN 2709-2836

LIGNE ÉDITORIALE

Ziglôbitha symbolise la quête de la perfection. Le mot, d'origine bété (langue kru de Côte d'Ivoire) est composé de trois (3) monèmes "zi" (grand, meilleur, perfection...), "glô" (village) et "bitha" (relation qui lie des personnes et détermine les rapports qu'elles entretiennent, amitié, camaraderie, solidarité). Ziglôbitha est la déclaration d'un mieux-être et du partage. Dans le cadre scientifique, ziglôbitha est un état d'esprit, un objectif à atteindre : lier des amitiés, s'ouvrir au monde, procurer de meilleures conditions de travail.

Ziglôbitha, revue interdisciplinaire des Arts, Linguistique, Littérature & Civilisations publie des articles inédits, à caractère scientifique. Ils auront été évalués en double aveugle par des membres du comité scientifique. Les langues de publication sont le français et l'anglais. Ziglôbitha est une revue des Lettres - Sciences humaines et s'adresse aux Chercheurs, Enseignants-Chercheurs et Étudiants.

M. TAPÉ Jean-Martial
Maître de Conférences
Directeur de publication
Revue Ziglôbitha

COMITÉ
DE RÉDACTION

Directeur de Publication

TAPE Jean-Martial, Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

Secrétaires Éditoriaux

KOUASSI N'dri Maurice, Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

KOFFI Niangoran Germain, Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

AMOA EVRARD, Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

Secrétaires de Rédaction

ADOU KOUADIO Antoine, Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

GBAKRE Andoh Jean Marie, Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

SIB Sié Justin, Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

DIAWARA Ibrahima, Ecole Normale Supérieure (ENSUP), Mali

Secrétaires

YAO JACKIN Simplice, Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

KOFFI HAMANYS BROUX De Ismael, Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

KOUASSI Konan Stanislas, Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

AKREGBOU Boua Paulin Sylvain, Université Peleforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

SEA Souhan Monhuet Yves, Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

GNIZAKO Symphorien Télesphore, Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

GONDO Bleu Gildas, Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

DODO Jean-Claude, Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

Comité scientifique
& de Lecture

ABOA Abia Alain Laurent: Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

ADEKPATE Alain Albert: Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

ADJERAN Moufoutaou: Université d'Abomey-Calavi, Bénin

ASSANVO Amoikon, Dyhie: Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

BOHUI Djédjé Hilaire: Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

BOUBACAR Camara: Université Gaston Berger, Sénégal

DAHIGO Guézé Habraham Aimé: Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire

KIYINDOU Alain: Université Bordeaux-Montaigne, France

KOSSONOU Kouabenan Théodore: Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

KOUADIO N'Guessan Jérémie: Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

KOUAME Koia Jean-Martial: Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

KRA Kouakou Appoh Enoc: Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

LOUM Daouda: Université Cheickh Anta Diop, Sénégal

MOSE Chimoun: Université Gaston Berger, Sénégal

MOUSE Maarteen: Université Leyde, Pays-Bas

QUINT Nicolas: Université Paris Villejuif, France

PALI Tchaa: Université de Kara, Togo

SOUMANA KINDO Aissata, Université Abdou Moumouni, Niger

Politique Éditoriale

Ziglôbitha publie des contributions originales (en français et en anglais) dans tous les domaines des Sciences du Langage, des Lettres, des Langues et de la Communication. En vertu du Code d'Éthique et de Déontologie du CAMES, toute contribution est l'apanage de son contributeur

---

Recommandation aux auteurs

- Le nombre de pages minimum : 10 pages, maximum : 18 pages,
- Interligne : 1,05.
- Numérotation numérique en chiffres arabes, en bas et à droite de la page concernée.
- Polices : Times New Roman.
- Taille 12. Orientation :
- Portrait. Marge : Haut et Bas : 2,5cm, Droite et Gauche : 2,5cm.

Comment soumissionner ?

Tout manuscrit envoyé à la revue **Ziglôbitha** doit être inédit, c'est-à-dire n'ayant jamais été publié auparavant dans une autre revue. Les manuscrits doivent impérativement satisfaire les indications ci-dessous :

- **Titre :** La première page doit comporter le titre de l'article, les Prénoms et NOMS des auteurs, leur institution d'affiliation et leur adresse complète.
- **Résumé** ne doit pas dépasser 500 mots. Il doit être succinct de manière à faire ressortir l'essentiel de l'analyse.
- **Abstract** ne doit pas dépasser 500 mots. Il doit être succinct de manière à faire ressortir l'essentiel de l'analyse.
- **Mots-clés** ne doivent pas dépasser cinq mots.
- **Key words** ne doivent pas dépasser cinq mots.
- **Introduction** doit fournir suffisamment d'informations de base, situant le contexte dans lequel l'étude a été entreprise. Elle doit permettre au lecteur de juger la valeur qualitative de l'étude et évaluer les résultats acquis.
- **Corps du sujet :** Les différentes parties du corps du sujet doivent apparaître dans un ordre logique. (Ex : 1. ; 1.1 ; 1.2 ; 2. ; 2.1 ; 2.2 ; etc.). L'introduction et la conclusion ne sont pas numérotées.
- **Notes de bas de page** ne renvoient pas aux références bibliographiques, mais aux informations complémentaires.
- **Citation :** Les références de citation sont intégrées au texte citant, selon les cas, des façons suivantes :

En effet, le but poursuivi par M. Ascher (1998, p.223), est : « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), »

Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du

sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

> Le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation socio- historique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères.
>
> Diakité (1985, p.105)

- **Conclusion** ne doit pas faire double emploi avec le résumé et la discussion. Elle doit être un rappel des principaux résultats obtenus et des conséquences les plus importantes que l'on peut endéduire.
- **Références bibliographiques :** Les auteurs effectivement convoqués pour la rédaction seront mentionnés dans le texte avec l'année de publication, le tout entre parenthèses. Les références doivent être listées par ordre alphabétique, à la fin du manuscrit de la façon suivante :

    - **Journal** *:* Noms et prénoms de tous les auteurs, année de publication, titre complet de l'article, nom complet du journal, numéro et volume, les numéros de première et dernière page.
    - **Livres** *:* Noms et prénoms des auteurs, année de publication, titre complet du livre, éditeur, maison et lieu de publication.
    - **Proceedings** *:* Noms et prénoms des auteurs, année de publication, titre complet de l'article et des proceedings, année et lieu du congrès ou symposium, maison et lieu de publication, les numéros de la première et dernière page.

Politique d'évaluation

Les articles sont soumis à une double expertise à l'aveugle aux membres du comité scientifique spécialiste de domaine parmi ceux que couvre la revue. Ils renseignent chacun une fiche d'expertise détaillée avec, en conclusion, un avis sur la publication : soit « publication autorisée » (A), soit « publication acceptée sous réserve que les corrections requises soient effectuées » (B), soit enfin « publication non recommandée » (C).

- Si les deux avis sont favorables à la publication (A), le rédacteur en chef en fait une synthèse qu'il envoie à l'auteur.
- Si les deux avis émettent des réserves (B), les fiches, anonymées, sont envoyées à l'auteur par la même voie. Après correction, l'article est de nouveau soumis aux mêmes experts (dans la mesure du possible).
- Si les deux avis sont défavorables (C), les fiches, anonymées, sont envoyées à l'auteur par la même voie.
- Si les deux avis sont contradictoires, un troisième avis est requis auprès d'un des membres du comité scientifique et de lecture ; l'avis majoritaire déterminant la procédure de communication des résultats à l'auteur.

Déontologie

- L'auteur doit réserver l'exclusive de son article à la revue jusqu'à réception des résultats de l'expertise. Dans le cas où celle-ci est défavorable, l'auteur est libéré de tout contrat avec la revue sauf s'il décide

d'améliorer son article et de le lui soumettre à nouveau en vue d'une éventuelle publication. Il ne peut plus disposer librement de son article, si celui-ci a été analysé et corrigé par les experts qui ont formulé, dans le détail, les recommandations en vue de son amélioration (cas de figure B).

- L'auteur ne peut plus disposer librement de son article si celui-ci, retenu pour publication, a bénéficié de l'intervention du comité d'édition pour sa mise en forme et en conformité. Il ne peut proposer un article qui a déjà été publié, sauf sous sa forme remaniée. Il est tenu, dans ce cas, de préciser par une note en bas de la première page, les références de la publication antérieure et les motivations de la nouvelle version. L'auteur plagiaire à hauteur d'environ 20% et plus du contenu de son article se verra notifié les sources plagiées et interdit de publication sur avis motivé.

- À moins de 20%, la reformulation des passages ciblés est une condition sine qua non pour une nouvelle expertise de son article. Le plagiat dont il est question ici n'implique pas les citations entre guillemets qui sont nécessairement référencées. L'auteur reste le seul responsable du contenu de son article même après sa publication dans la revue. Il doit valider, en dernière instance, la version de l'article à publier. L'auteur doit également, avant publication, signer une déclaration d'originalité et cession des droits de reproduction.

Éditeur, **Ziglôbitha,** Université Peleforo Gon Coulibaly

Ziglôbitha, Revue des Arts, Linguistique, Littérature & Civilisations

SOMMAIRE

Éditorial

LINGUISTIQUE, DIDACTIQUE & ALPHABETISATION

01 **Essa Michel Aimé YAPI** 05
Manuels de français en usage dans les collèges ivoiriens : un aperçu équilibré de la culture ivoirienne et occidentale ?

02 **Flavien Dossou LANMANTCHION** 017
Teaching english during Covid-19 pandemic in Africa: on the value of learning from experiences

03 **Méama COULIBALY & Assata Miwognou CAMARA** 029
Analyse critique des manuels d'alphabétisation élaborés en français

04 **Moustapha CISSE** 041
L'élève africain francophone face à la norme scolaire et aux variations linguistiques

05 **Ibrahima DIAWARA & Moro dit Tiémoko DIALLO** 055
Etude comparée des performances en français d'apprenants évoluant dans le système classique et le système bilingue : cas de deux écoles de Bamako

ANALYSE DU DISCOURS & COMMUNICATION

06 **Antoine KOUAKOU & N'Guessan Louis Franck YAO** 067
Communication, médias et intolérance intercommunautaire en Côte d'Ivoire

07 **Edouard Lawin Konan KOBA** 079
A Critical Discourse Analysis of Jacob Zuma's First Term (2009-2014) Inaugural and State-of-the-Nation Addresses through a Transitivity Focus

08 **N'Dri Maurice KOUASSI** 095
Syntaxe et effets sémantiques dans le discours : le cas du président de la république de Côte d'Ivoire dans sa visite d'Etat dans la région du N'ZI

09 **Prosper Kouamé SIKA** 115
Plaidoyer pour une utilisation rationnelle des pesticides dans le maraîchage en Côte d'Ivoire : Une approche de la communication pour le développement

10 **Serigne SYLLA** 129
Médias confessionnels et société au Sénégal : *Espérance FM*, entre radio-évangélisme et service public

TRADUCTION, LITTERATURE & COGNITION

11 **Kan Mathieu KOUASSI** 151
Poétique de la mutation esthétique dans *Comme des flèches* de Koulsy Lamko

12 **Freddy Konan KOUAKOU** 165
Le mythe et la création cinématographique : réutilisation des codes autochtones dans la pratique d'un art mondial

13 **Kossivi Mawuto KOKOU** 179
La question raciale et le racisme dans *Le médicament* de Sénouvo Agbota ZINSOU

14 **Patrice LE BI LE** 191
Essai d'une approche nomothétique du psychomécanisme de la transgénèse de quelques lexies anglaises des Nouvelles Technologies

15 **Mamadou DIA & Lala Aiché TRAORE & Fatoumata Bintou SYLLA** 213
Analyse lexico-sémantique et portée stylistique des emprunts lexicaux dans la trilogie de Massa Makan DIABATE

16 **Aboubacar NIAMBELE** 225
Disposable Entities: Biopolitics and the Incarceration of Japanese Americans

17 **Raphaël NGWE** 239
ITSEMBABWOKO et pollution : de l'écocrime dans la littérature du génocide rwandais

18 **Gaël NDOMBI-SOW** 257
Littérature et question noire aux Etats-Unis : l'affirmation identitaire d'une « femme-debout » dans *Madame St-Clair reine de Harlem* de Raphaël Confiant

19 **Céline Omo KOFFI** 269
Le « nouveau roman ivoirien » et liaisons médiatiques : une implication narratologique à l'ère du temps

20 **Nadjet CHAOUI BOUDGHENE** 283
La représentation de l'amour dans les traités d'Ibn-Hazm et de Stendhal

21 **Yohou Constant DAHIRI** 297
L'écriture du mythe de la mort dans la pièce théâtrale *Monoko-Zohi* de Diégou Bailly : un prétexte pour prôner un nouveau contrat social

22 **Moussa THIAW** 315
L'expressivité de la subordination dans quelques aspects du mal chez *CANDIDE* de VOLTAIRE

23 **Clément LOUA** 327
Les nouveaux espaces ou quelques figures du non-lieu dans le roman français du XIXe siècle

24 **Jules Michelet MAMBI MAGNACK** 339
Un monde de fous: de la poet(h)isation de la folie chez KEN BUGUL et TAHAR BEN JELLOUN

25 **Jean-Arsène Paumahoulou GUIRIOBE** 355
Les déterminants du faible niveau de qualification des ressources humaines locales des collectivités territoriales ivoiriennes : cas des municipalités de BOUAKE, GUIGLO et GBON

26 **Marguerite Oubadjile BADJI** 371
L'autobiographie romancée dans les récits de KEN BUGUL

27 **Daouda DIOUF** 381
La complainte des mangroves d'Eugène Tavarès : une poésie du terroir casamançais

28 **Yves Pascal Zossin SANOU & Serge Stéphane SANOU** 391
Neguéni, un chantier de l'archéologie burkinabé en perspective

29 **Dilone Ograbakou ABAGO** 409
La rédemption du laid par le beau dans *Les rescapés de l'indifférence* de JEAN- PATRICE DAKO

30 **Yambaïdjé MADJINDAYE** 423
Le souffle de l'harmattan de Baba Moustapha ou la violence de "l'harmattan" et de la guerre

31 **Ludovic Mousso YAPO & Parfait Atta NIANGORAN** 441
Littérature orale et pratiques diglossiques / Oral literature and diglossic practices

32 **Julien TAHA** 455
Rendement stylistique de la parole poétique dans *L'œil* et *Le secret des dieux* de B. Zadi Zaourou : symbolique linguistique et translinguistique

33 **Gnénébelougo SILUÉ & Kouadio Antoine ADOU** 467
Charles Nokan, un visionnaire de la lutte libératrice des peuples Africains dans *Havouo et Koiméa ou Les voies divergentes* et *La marche du peuple Éburnéen*

34 **Issoufou YAHAYA & Abou MOUNTARI** 481
Tentatives de reconstruction du Gobir. De la chute d'Alkalaoua à la fondation de Tsibiri (1808-1836)

35 **RAPHAEL YAO KOUASSI** 491
Une prémonition de l'échec dans le roman français du XIXe siècle : l'exemple *d'Illusions perdues* d'Honoré de Balzac

36 **N'guessan Norbert KOUADIO** **511**
Approche communicative, facteur de motivation pour les apprentissages des compétences communicatives orales dans une langue étrangère

37 **Yapi Lambert OSSEY** **527**
Politique et militantisme dans la dramaturgie de CHARLES NOKAN

38 **Anatole BÉRÉ** **539**
L'épreuve écrite de français au baccalauréat 2015 en côte d'ivoire : réflexions sur les sujets et des résultats

39 **Aimé TIEMELE** **559**
Expressivité du point d'interrogation et du point d'exclamation dans *Phèdre* de Jean Racine

40 **Lawa Privat GNAGBEU & Zakaria YAGO** **569**
L'impact de l'agnosie post-traumatique dans les sphères du langage oral et écrit chez le sujet adulte

TRADUCTION, LITTERATURE & COGNITION

Ziglôbitha,
Revue des **A**rts, **L**inguistique,
Littérature & **C**ivilisations
Université Peleforo Gon Coulibaly - Côte d'Ivoire

Le souffle de l'harmattan de Baba Moustapha ou la violence de "l'harmattan" et de la guerre

Yambaïdjé MADJINDAYE
Université de N'Djaména (Tchad)
madji_genial@yahoo.fr

Résumé : Le propos de cet article est d'éclairer la métaphore que Baba Moustapha brode sur l'harmattan, un vent très chaud et sec en provenance du Sahara, et qui souffle à la fin de la saison des pluies, pour faire saisir au lecteur la réalité sociopolitique tchadienne. Sous l'effet du souffle de l'harmattan dont l'action est devenue néfaste, la terre nourricière se meurt à petit vent sous le regard hagard et désolé des hommes et des animaux qui ne savent plus sur quelle terre trouver refuge. Grâce à ce qu'il convient d'appeler "la nouvelle critique" développée dans *L'Univers du roman,* précieux outil d'analyse littéraire offert par Roland Bourneuf et Real Ouellet, nous nous sommes rendu à l'évidence que l'effondrement de la nature, cadre de vie de l'homme, et la dégradation jusqu'au pourrissement de la situation sociale et politique, sont les conséquences directes de la violence due à la guerre et, métaphoriquement, à l'harmattan. Il est vrai, bien entendu, que la sécheresse évoquée dans l'œuvre, reste une vérité historique.
Mots-clés : Violence – Harmattan – Guerre – Sécheresse – Nature.

Abstract: This paper sheds light on Baba Moustapha's metaphor about harmatan, a dry and hot wind from the Sahara region which blows at the end of the rain season. It has an aim to bring a reader to understand the chadian's social and political realities. Under the bad effect of the harmatan blowing, the nourishing earth is, step by step, dying before the glance haggard and afflicted of men and animals which don't know anywhere to take refuge. In the light of what should be called the new critique developed in *L'Univers du roman*, a precious tool for literary analysis offered by Roland Bourneuf and Real Ouellet, we have come to the evidence that the collapse of nature which is the surroundings of human life and decay of social and political are the consequences direct of violence due to war and metaphorical to the harmatan. It is true, of course, that the drought which was discoursed in his book remains historical evidence.
Keys-words: Violence – Harmattan – War – Drougt – Nature

Introduction

Quand le temps se charge d'un vent maléfique pour affronter la terre, cadre de vie, il va sans dire que c'est l'homme qui en souffre horriblement. "*L'harmattan*", terme choisi par Baba Moustapha dès le titre, constitue à lui seul le "*souffle*" de l'intrigue de son roman *Le Souffle de l'harmattan*. Ce titre, qui revient dans la poétique du récit comme un refrain, n'est pas sans évoquer la fin des temps où l'Ange de la mort soufflera dans la trompette pour donner le coup d'envoi des hostilités apocalyptiques sur la terre et tout son contenu. Pour les habitants du village de G. de l'univers romanesque de l'auteur tchadien, le cataclysme de la fin des temps a véritablement commencé. L'harmattan qui, par nature, est un vent sec, qui souffle à la fin de la saison des pluies pour aider à la maturité des cultures, se mue en agent de la mort, autant dire en ange de la mort. La terre nourricière se meurt à petit vent sous le regard hagard et désolé des hommes et des animaux qui ne savent plus sur quelle terre trouver refuge. L'harmattan n'est plus de passage, il s'est rendu maître des lieux et y impose son règne sulfureux. Il s'insinue partout où l'homme respire. La poétique brodée autour de ce terme, de ce fléau, pour être plus exact, frappe le lecteur. En fait, entre l'harmattan, qui est un vent tropical très chaud et sec venu du Sahara, et la réalité tchadienne minée par la sécheresse et la guerre, la métaphore est vite tissée par le génie créateur de l'auteur. La lente agonie de la nature, cadre de vie de l'homme, et la dégradation jusqu'au pourrissement de la situation sociale et politique, sont ainsi les conséquences directes de la violence due à la guerre et, métaphoriquement, à l'harmattan.

1. La désagrégation de la nature

Si le titre assure généralement une fonction révélatrice, *Le Souffle de l'harmattan* l'est encore davantage, puisqu'il revient comme un refrain dans la poétique du roman. A cet égard, il constitue ce qu'on peut appeler la « *réclame du texte* » ; il est aussi un élément du texte global qu'il anticipe et résume à la fois. Présent tout au long du récit qu'il inaugure par la présentation de la ville provinciale de G., il fonctionne comme embrayeur et modulateur de lecture. Métonymie ou métaphore du texte, selon qu'il actualise un élément de la diégèse, ou présente du roman un équivalent symbolique, le titre sous-tend un temps particulier.

1. 1. Le souffle maléfique de l'harmattan

Le roman inscrit son univers sous le signe d'un temps maléfique. En raison de sa prépondérance, l'harmattan assure au récit son sujet et son « *principe d'unité, la matière des péripéties, le rythme* » (Bourneuf et Ouellet, 1972 : 99) ; par lui se révèlent ou s'accomplissent les personnages. L'auteur aborde là un problème essentiel de la condition humaine, celui de l'homme aux prises avec l'hostilité du

temps. Le temps prend ici une proportion plus grande d'autant qu'il est agent exerçant une action néfaste sur la nature et les hommes. De ce point de vue, nous citons encore les auteurs de *L'Univers du roman* :

> Depuis le début du siècle […], le temps n'est plus seulement un thème ou la condition d'un accomplissement, mais le sujet du roman. Le temps accomplit certes ; les avatars des personnages et événements s'y inscrivent encore, mais là n'est pas l'essentiel : le temps est en passe de devenir le héros de l'histoire.
>
> (Bourneuf et Ouellet, 1972 : 128).

Dans *Le Souffle de l'harmattan*, le temps est utilisé comme une allégorie. Par sa puissance sur l'univers, son action prend une dimension épique. On peut même dire que l'harmattan fonctionne dans le roman comme le temps de l'aventure dans la mesure où il est la première dimension temporelle à frapper le lecteur. L'histoire racontée se situe à l'époque où il sévit, au sens propre comme au figuré. Il donne à la narration romanesque toute sa complexité, en tant qu'armature temporelle.

L'œuvre embrasse toute cette difficile période à travers l'évolution de Haroun et de son ami Ganda, que l'on rencontre d'abord à Râs-al-fîl et Goulfey, puis à N'Djaména, mûris par les épreuves de l'histoire douloureuse de l'harmattan et de la guerre. Ils seront déstabilisés, désillusionnés, séparés. Le mauvais temps symbolisé par l'harmattan parvient à briser cette amitié souhaitée indéfectible. L'emploi du présent dans le roman vise à donner au récit, comme le relèvent Bourneuf et Ouellet « *le tremblement, l'incertitude du présent* » (1972 : 134). Au même moment, il fige dans « l'intemporel » les événements. Le temps, marqué par l'harmattan, accomplit les individus pour les conduire à leur perte. Le romancier met volontiers l'accent sur la durée ; l'atmosphère s'alourdit. La rigidité du temps confine les personnages dans le cercle étroit de leur vie quotidienne plate et sans lueurs d'espoir. Rien ne leur indique la possibilité de faire éclater le cycle temporel où ils étouffent. L'angoisse se lit partout sur les visages. Aussi, à l'intérieur du texte, l'auteur est-il très attaché à la description de l'espace. Nous voyons là une logique, car la nature dont il parle est la principale victime du mauvais temps, de l'harmattan prédateur : « *Le seul espace véritablement signifiant face aux lieux producteurs de récits (…) est l'espace du roman lui-même* »(Bonn, 1985 : 255). Et aussi selon le mot de Barthes, « *l'histoire (la diégèse) n'est plus seulement un système fort (système narratif millénaire), mais aussi et contradictoirement un simple espace, un champ de permanence* » (Barthes, 1982 : 57).

Dans un premier mouvement, le premier chapitre de *Le Souffle de l'harmattan* présente la ville de G. comme un prélude à l'histoire.

Progressivement, la nature se meurt et « le monde s'effondre » sous l'action néfaste de l'harmattan. En effet, ce vent décime toute trace de vie, installe la sécheresse : c'est « *la débâcle écologique* » (Taboye, 2003 : 173). Le souffle de

l'harmattan frappe de plein fouet, déverse la chaleur sur la nature, les animaux et les hommes. Tout commence donc à G., ville provinciale où le narrateur du récit, Haroun et son inséparable ami Ganda, étudient dans un petit collège. Leur village, Râs al-fîl, est aux environs. Baba Moustapha s'inscrit en droite ligne de ce que Bourneuf et Ouellet disent : « *Le romancier fournit toujours un minimum d'indications « géographiques », qu'elles soient de simples points de repère pour lancer l'imagination du lecteur ou des explorations méthodiques des lieux* » (1972 : 99). Et les mêmes auteurs de poursuivre : « *Loin d'être indifférent, l'espace dans un roman s'exprime donc dans des formes et revêt des sens multiples jusqu'à constituer parfois la raison d'être de l'œuvre* » (1972 : 100). Baba Moustapha, comme la plupart des romanciers, donne d'emblée au lecteur les renseignements utiles ou intéressants sur le lieu principal où se situera l'action. Le récit s'immobilise donc pour un temps en un « tableau » puis reprend sa progression. La représentation de l'espace comme étape préliminaire de son texte en fait apparaître des caractères importants. Ainsi, dès les premières lignes du roman, la description méticuleuse de G. donne à voir la démesure, l'emprise du vent sec sur toute vie. Mais, de prime abord, il semble que la nature n'a pas gâté cette région du sahel. En effet, G. et ses environs se situent dans une « *immense plaine* », avec un « *paysage couleur sable où la terre, les maisons d'argile et les arbres jaunes se confondent* » (SDL, 13). Le romancier, comme le peintre ou le photographe, choisit d'abord une portion d'espace qu'il cadre et se situe à une certaine distance, nous disent Bourneuf et Ouellet. Ici, nous avons affaire à un vaste paysage dans le cas de Baba Moustapha.

Ce découpage vise à produire la sensation de l'infini dans le roman, mais une sensation qui n'a rien de merveilleux, de paradisiaque, devant cette nature à l'agonie. C'est comme un plan d'ensemble cinématographique qui isole le paysage, comme pour y enfermer dans cette vision le personnage et le lecteur avec lui, l'impression étant d'ailleurs renforcée, à la suite, par les descriptions des espaces similaires. Cet effet tient à la position du narrateur, à son point de vue. Le narrateur de Baba Moustapha découvre un panorama dégagé, comme d'une hauteur, rien ne lui échappe de l'ensemble et son regard peut se mouvoir à loisir. Ces déplacements du regard introduisent dans la description un élément dynamique en y permettant une « circulation », une exploration de l'espace en plusieurs sens.

1. 2. G., victime d'une sécheresse sévère

Nous découvrons la sous-préfecture de G. à la suite du narrateur qui nous y introduit. Son regard établit donc des rapports, signale des similitudes. A la manière de Chateaubriand, Baba Moustapha part de la savane à perte de vue pour s'attacher à G. qui, en dépit de son érection en chef-lieu de sous-préfecture, « *n'est en réalité qu'une bourgade d'à peine trois mille habitants, une de ces bourgades*

du sahel qui poussent comme une fleur des sables à la porte du désert, dans ce paysage sévère de hidjilidj, de korno, de nabak et d'acacias pourpres, hérissés d'épines, où, à longueur de journées, on entend souffler l'harmattan, l'haleine brûlante du désert » (SDL, 13). Cette description introduit les notions d'austérité et de précarité. On se rend compte, en effet, que dans ce milieu austère ne survivent que des arbres épineux. Rien ne semble destiner les habitants et les animaux qui y vivent au bonheur, à une vie menée à l'ombre d'un paysage verdoyant, paradisiaque. La suggestion de la précarité est ensuite marquée dans le corpus par des indices fort significatifs : les maisons sont disposées en désordre « *sur le sol sableux* », « *les ruelles étroites et poussiéreuses* » (SDL, 13) et les arbres qui peinent à se dresser comme frappés d'une quelconque malédiction : « *Des hidjilidj tordus, que le soleil implacable jaunit patiemment* » (SDL, 13). Son village Râs al-fîl n'est pas le mieux pourvu. Il est même construit sur un « *goz* », « *c'est-à-dire une dune de sable* » (Taboye, 2003 : 174). Ainsi, une telle représentation aisée pour le lecteur dénote chez le romancier une élaboration minutieuse de l'œuvre, une attention scrupuleuse aux formes sensibles, un souci de logique, ou un « sens de l'espace » qui le rapprochent du peintre.

La représentation du paysage triste marque le départ de l'action dans *Le Souffle de l'harmattan*. Baba Moustapha focalise l'attention du lecteur sur l'état désastreux du village. Le sinistre, qui frappe ce village, semble s'inscrire dans l'ordre de la nature, de l'harmattan. Les impressions de Haroun sur son paysage sont amères :

> En marchant au milieu de cette immense plaine, parsemée ça et là d'arbustes maigres et rabougris, sur cette terre craquelée, dans ce paysage gris et silencieux, on mesure l'ampleur du fléau qui s'est abattu sur notre région. Une sorte de détresse inexprimée, un cri déchirant et muet plane sur les épines, sur les mares desséchées et dans le regard des hommes (SDL, 56).

Toutefois, l'évocation des souvenirs d'enfance du narrateur tranche avec cette description de la réalité présente. Ce qui peut nous permettre d'établir un jeu d'antithèses : l'isotopie de la misère ambiante dans le roman oppose le bonheur au malheur, la prospérité à la déchéance, l'abondance à la sécheresse. Ainsi de l'évocation des souvenirs de son enfance, le jeune Haroun oppose le cadre spatial de son village où il fait bon vivre à celui qui s'étale désespérément là devant lui, ravagé par la sécheresse, le souffle de l'harmattan :

> Autrefois, les acacias et les palmiers doum formaient un peuplement plus dense. Lorsque nous étions enfants, le paysage était presque verdoyant, surtout en saison des pluies. Les mares étaient abondantes. Nous venions nous y vautrer, gais et insouciants comme de jeunes tétels. Nous étions les rois de la savane herbeuse. Les bêtes étaient

grasses et ventrues ; les enfants bien nourris resplendissaient de santé (SDL, 59).

Aussi loin que remontent ses souvenirs, Haroun célèbre donc son environnement d'enfance comme cadre de vie par excellence. Sa simplicité, son abondance et, bien sûr, sa beauté rejaillissent sur ses habitants et, surtout ses enfants pour qui il constitue un lieu de joie et de bonheur idéal. C'est aussi de cette nature que les villageois se servent. À l'exemple du palmier doum, « *un des arbres les plus caractéristiques* » (SDL, 59) dans la région, dont les feuilles servent à fabriquer des nattes en usage dans tout le pays. Avec envie, le jeune narrateur se souvient de son fruit très succulent, constitué d'« *un noyau et d'une pulpe mince et filandreuse* » (SDL, 59).

Mais aujourd'hui, « *la terre n'est plus qu'une vieille peau desséchée comme les seins de [sa] grand-mère Assita. Ce n'est plus qu'une terre sans vérité, une mère sans mamelle, brûlée par le soleil, balayée par le souffle chaud de l'harmattan, où courent les touffes mortes d'arbres dénudés, les épines longues et effilées des acacias* » (SDL, 59). L'allusion à la grand-mère et à la mère, déjà élimées, donne lieu à d'inquiétantes comparaisons et métaphores. Il se trouve que la terre, devenue aride sous l'effet de l'harmattan, ne remplit plus sa fonction de nourricière. Le désastre est à son comble, car si la nourriture vient à manquer à l'homme, sa mort est certaine.

L'on note souvent dans les œuvres africaines la symbiose avec le décor naturel, l'accord cosmique de l'homme avec son environnement. Baba Moustapha met ici en exergue l'importance de la nature pour la survie de l'homme. Sa détérioration entraîne inéluctablement la perte de l'autre. Voilà pourquoi la nature suscite la passion des auteurs africains. Mais beaucoup, à l'instar du romancier tchadien, en parlent maintenant avec nostalgie, car la réalité est tout autre. C'est à juste titre que Denise Coussy souligne cette tendance de l'esthétique africaine : « *L'invocation de la terre africaine est loin d'être uniforme. […] Elle reste toujours tournée vers un temps révolu que l'on tente à tout prix de retenir* » (Coussy, 2000 : 8). De même et avant elle, dans *Crépuscule des temps anciens*, Nazi Boni écrit : « *A l'époque fleurie des aïeux, des grands-pères, des pères de nos pères existait encore un reste de paradis terrestre* » (Boni, 1962 : 24).

A la sortie de G., le narrateur décrit les environs comme une « *immense plaine desséchée qui s'étend à l'infini. Aussi loin que porte le regard, il ne rencontre plus que les broussailles d'acacias gris, rabougris, que domine, par endroits, la silhouette filiforme et échevelée des palmiers doum* » (SDL, 37). Plus loin, Haroun se remémore dans les moindres détails les travaux champêtres quand le ciel était clément et providentiel envers la région. Dans les périodes normales, rapporte-t-il, les champs de bérébéré sont préparés en avril-mai. Cette espèce de céréale est plantée plus tard que le petit mil, vers le mois d'août. A cette époque là, le mil commence déjà à mûrir. Passionnants sont les moments du repiquage du

bérebéré en septembre où tout le village se mobilise. Hommes, femmes, enfants, envahissent les champs.

Mais tout cela est la vie d'autrefois. La terre apparaît désormais comme le« *crépuscule des temps anciens* », pour reprendre le titre de l'œuvre de Nazi Boni. La page de cette tranche de vie heureuse semble à jamais tournée. Le souffle de l'harmattan, comme une force du mal, s'applique à gommer sèchement cette belle page et à imprimer de manière indélébile ses lignes, ses marques. Il est conquérant au cœur de la ville et de ses environs et rien ne lui échappe. Haroun se rappelle bien que le champ de son père s'étendait à perte de vue. Et comme dans un souffle ultime, sa nostalgie se fait plus insistante, grâce à l'usage de l'anaphore ; et devant cette triste réalité, il n'a que ses yeux pour verser des larmes, mais encore que l'harmattan ne tolère la présence d'aucune matière liquide, fût-elle une goutte de larme :

> Je me rappelle ; je me rappelle les bords riants du ouadi Nouara, ses arbres verdoyants, ses enfants, ses jeunes filles belles et joyeuses comme des gazelles ; je me rappelle les troupeaux immenses qui venaient boire, les moutons bêlant, les chèvres éternuant et les chevreaux sautillants, les ânes capricieux et butés, je me rappelle toute cette vie qui grouillait au bord du ouadi Nouara. Aujourd'hui, c'est comme si le souffle chaud de l'harmattan avait emporté tout ça, en séchant, desséchant le ouadi (SDL, 60-61).

Cette nostalgie est complétée dans ce triste panorama par la « complainte de ouadi Nouara » portée par la voix tremblante de sa grand-mère Assita. En effet, certains soirs de grande mélancolie, elle a l'habitude de chanter dans sa case, au milieu de la nuit, confiant son chagrin au vent qui le transmet par bribes au-dessus du village endormi. Elle exprime son refus de vivre cette sécheresse.

La détresse, qui frappe le village, se trouve aussi exprimée par le son mélancolique de la flûte jouée par un jeune berger. Ce son nostalgique résonne comme une oraison funèbre qui « *monte sur le paysage triste, monte sur les épines, monte sur les mares desséchées ; il monte, triste et poignant, exprimant toute la détresse de la terre. Cette flûte, c'est la voix qui manquait pour exprimer la douleur silencieuse qui plane au-dessus des êtres et des choses* » (SDL, 57). Denise Coussy, dans son ouvrage *La Littérature africaine moderne au Sud du Sahara*, constate à juste raison que « *la désertification qui depuis peu frappe l'Afrique semble être le dernier avatar de ces problèmes de terre et de nombreux textes disent le martyre de ces pays et de ces vies sans eau* » (2000 : 11). Tel est par exemple le cas du texte de Cheikh C. Sow, *Cycle de sécheresse*, où il écrit :

> Ce pays était devenu sec, sec, incroyablement desséché et abandonné. Depuis deux jours, ils n'avaient rencontré que des villages désertés aux puits morts, comme sucés par la soif des hommes.
>
> (Sow, 1981 : 150).

Parlant de la sécheresse due à la désertification, Baba Moustapha évoque tout naturellement le manque d'eau dans la région sinistrée à travers des images poignantes.

Les pluies ne tombent pas, et c'est pourquoi, les habitants de G., désarçonnés, s'emploient à organiser une cérémonie à la mosquée après la prière hebdomadaire de vendredi afin d'invoquer Allah pour soulager la région du fléau de la sécheresse. Le collégien Haroun ne veut pour rien au monde rater cette occasion qui pourrait être salutaire pour le bétail et les hommes. Mais voilà que même pour se purifier, l'eau cesse tout d'un coup de couler du robinet. Cette carence d'eau pour se purifier requiert ici une signification profonde qu'il faut rapidement souligner. Les ablutions pour le musulman est un acte obligatoire en prélude à la prière. Elles conditionnent celle-ci, parce que sans elles la communion avec Allah est impossible. Le Seigneur n'accepte que la prière provenant d'un homme qui s'est préalablement mis en état de pureté. Il y a tout lieu de penser ici à l'échec probable de cette prière spéciale. Cette valeur purificatrice de l'eau est aussi relevée par Denise Coussy à travers la littérature africaine : « *L'eau reste souvent synonyme de clarté et de fraîcheur et a, en de nombreux textes, réussi à conserver sa valeur purificatrice* » (Coussy, 2000 :18).

L'ambiance qui prévaut à la mosquée lors de la prière est lourde : « *Toute l'assistance est plongée dans un profond recueillement. Les visages ont un air grave. Derrière le silence, on devine le profond désarroi d'un peuple. Il fait chaud. Le souffle de l'harmattan fouette les visages, soulève la poussière* » (SDL, 33). Assurément qu'Allah répondra à leur prière, à leur « silence » de détresse. Le mois de juillet arrive et, « *quelque chose se produit, un événement insolite, inattendu. Le vent s'est arrêté de souffler. L'air est immobile. […] Pas de doute, l'atmosphère s'est chargée d'humidité !* » (SDL, 65). Les habitants ne peuvent mieux espérer : enfin la pluie ! Une immense clameur s'élève dans la ville. Les enfants poussent des cris de joie, les femmes chantent. Tout le monde salue comme un événement extraordinaire la formation de gros nuages dans le ciel longtemps déserté de G. Haroun sent la satisfaction pénétrer son cœur.

Mais aussi inattendu que les nuages se sont formés pour libérer la pluie, grande aussi a été la surprise de les voir se dissiper comme un mirage, s'évanouir comme un beau rêve, emportant par-là les derniers espoirs de toute une population. Celle-ci n'a pas en effet compté avec la détermination et la force maléfique de l'harmattan, cet ogre invisible : « *C'est alors que le vent se met à souffler, soulevant des gerbes de poussière qui nous fouettent le visage. Je sens sur ma figure l'haleine brûlante de l'harmattan* » (SDL, 65). Au-dessus d'eux, dans le ciel, l'harmattan livre « *un combat titanesque* » aux nuages qui tentent de résister, comme pour dire aux habitants de toujours espérer ; ils « *se forment, se disloquent, se regroupent, s'effilochent, se rassemblent, formant des figures bizarres et tourmentées* » (SDL, 65), mais rien n'y fait ! Aucune astuce, aucune tactique, ne semble venir à

bout des « *vents contraires* » (SDL, 65) soufflés par l'harmattan. A la fin de cette bataille, sur la terre et dans le ciel de G., « *les nuages ont disparu* » (SDL, 66). La providence est loin de les couvrir. Le rêve tourne en cauchemar. A la place de la pluie, les pauvres habitants ont eu droit à un ''majestueux'' ouragan qui s'est déchaîné avec une rare violence :

> Sur terre, l'ouragan se déchaîne. Tout le paysage est envahi par des milliers de grains de sable violemment projetés par la force du vent. […]
> Je prends la main de Ganda et cache mon visage à l'aide d'un pan de mon boubou. Nous tâchons de gagner le bâtiment le plus proche. Le vent en furie hurle dans la cour, soulève nos vêtements, fouette nos corps dénudés. […]
> L'ouragan déchaîné redouble ses efforts. Nous l'entendons hurler à travers les volets de la salle. Les grains de sable martèlent la porte (SDL, 66).

Le prédateur puissant et impitoyable qu'est l'harmattan chasse à grand coup la pluie, refusant ainsi à la terre le droit de renaître. Toute velléité d'amélioration est anéantie.

Dans l'espace romanesque de Baba Moustapha, la carence d'eau est à l'origine d'un spectacle affligeant. L'unique château d'eau de la ville ne parvient plus à répondre aux besoins des habitants. Ils se bousculent devant les trois ou quatre bornes fontaines publiques pour recueillir un peu d'eau. D'autres gens tentent de creuser en vain des puits chez eux. Le ouadi Nouara présente un triste visage : le lit de la rivière s'est desséché. Il est devenu une piste sableuse. C'est au prix d'un effort considérable que les jeunes filles du village parviennent à tirer une eau sale des puits creusés çà et là. Le sort des bêtes est des plus pitoyables : « *De nombreux troupeaux, entraînés par des pasteurs, attendent on ne sait quel miracle, couchés sur le sable du ouadi, ou attroupés, regardant sans pouvoir l'atteindre, l'eau boueuse des puits* » (SDL, 60). Plus grave, les larmes des paysans ont tari, à l'image des rivières et puits. Cela est évoqué plusieurs fois dans le récit. D'abord le jeune berger, Mohamad *al-silah*, le joueur de flûte. En racontant l'histoire du massacre de sa famille par l'armée, triste épisode qui lui a valu ce nom *al-silah*, Haroun et son ami Ganda constatent, tout au plus, des larmes embuées ses yeux, mais il ne pleure pas. Le jeune rescapé a les yeux secs comme la sécheresse. Il est évident, comme nous l'avons relevé précédemment, que l'harmattan ne tolère aucune source liquide. Il « *a bu les larmes du jeune berger* » (SDL, 59). Mohamad *al-silah*, qui veut dire l'arme, le fusil, n'arrive plus à pleurer ; alors que les larmes apportent généralement la consolation à l'âme durement éprouvée. Son regard fixe, la dureté de sa voix, traduisent sa profonde douleur. De même, Haroun, devant le spectacle affligeant qu'offre l'assèchement de ouadi, voit ses larmes s'envoler à cause toujours et encore de l'harmattan.

L'action néfaste de l'harmattan s'accompagne de la chaleur distillée par le soleil. Comme dans *L'Etranger* de Camus, le soleil revêt une connotation violente dans le roman de Baba Moustapha. Les hommes en souffrent terriblement. Le narrateur rappelle à maintes reprises le soleil qui perce le ciel et projette impitoyablement ses rayons sur les individus. Dans la journée, les ruelles se vident. De même que « *les bêtes, écrasées par la canicule, se réfugient à l'ombre fuyante des murs* » (SDL, 14). Au collège, c'est toujours la chaleur qui chasse les élèves de la cour : « *Dehors, le souffle de l'harmattan nous fouette le visage. Le sol est si brûlant que, malgré nos chaussures, nous ressentons sa chaleur* » (SDL, 17). Les dortoirs sont loin de leur offrir la fraîcheur tant recherchée. Les rayons du soleil ont quelque chose d'infernal : « *Le toit en tôle ondulée irradie une chaleur intenable et les quatre fenêtres qui s'ouvrent sur les murs sales, nous envoient le souffle chaud de l'harmattan* » (SDL, 14). Le ciel est d'ailleurs souvent dégagé ; il n'y a pas de nuages pour annoncer une hypothétique pluie.

Pendant ce temps les bêtes meurent faute de pâturages. Des villages entiers sont abandonnés. Certains animaux, faisant la beauté de la faune, prennent fuite vers des zones plus vivables : « *Ces nuages de poussière que tu vois s'élever au loin, ce sont des troupeaux que la soif chasse vers le sud* » (SDL, 39), explique le docteur vétérinaire, avant de donner les causes de la sécheresse. Celle-ci s'explique, selon lui, par le réchauffement du climat, la destruction de l'équilibre écologique et l'augmentation de la population.

Au fait, c'est l'action de l'homme qui est en facteur : l'équilibre se trouve rompu, les pâturages manquent du fait de l'extension des cultures, les points d'eau, éphémères comme la rosée, disparaissent, la faune disparaît aussi. Mais comment rétablir l'équilibre naturel ? « *Il faudrait peut-être arrêter le vent,* énonce-t-il. *Oui, le vent, le souffle de l'harmattan, cette haleine du désert, qui transporte le sable et dessèche tout sur son passage, et la terre et les arbres… Et peut-être aussi notre cœur* » (SDL, 40). Enigmatique, la réponse n'indique pas clairement avec quel moyen il faut « *arrêter le vent* ». Et Haroun de préciser qu'il faut des arbres pour cela. Seulement pour faire pousser des arbres, il faut de l'eau, lui rappelle son ami Ganda. L'équation est donc loin de trouver une résolution. C'est pourquoi comme pour se moquer d'eux-mêmes, les deux amis se mettent à chanter à tue-tête :

Pour qu'il y ait des arbres
Il nous faut de l'eau
Pour qu'il y ait de l'eau
Il nous faut des arbres (SDL, 42).

En fin de compte, qu'il s'agisse de l'harmattan ou de la guerre, l'action reste semblable : néfaste. D'ailleurs, ce vent sec et chaud qu'est l'harmattan, sous la plume de Baba Moustapha, relève davantage d'une stratégie d'esthétisation de la violence. Son œuvre nous montre à quel point la société tchadienne – puisque

c'est d'elle qu'il s'agit dans la fiction – est atteinte, peut-on dire, d'une maladie virale.

2. La désagrégation sociale et politique

Nous consacrons la seconde partie de cette réflexion à la désagrégation sociopolitique telle qu'elle est décrite par l'auteur tchadien. De la même manière que la guerre, la sécheresse met sur le chemin de l'exil la population, obligée de fuir un espace asphyxiant vers un ailleurs meilleur et reposant.

2. 1. G., une terre natale infernale

La sous-préfecture de G. devient de plus en plus invivable, infernale. Tel un serpent irraisonné qui se mord la queue, elle expulse ses habitants. Cet état de fait implique, dans la représentation de l'espace, la variante voyage, synonyme de déplacement. Certains récits peuvent se fixer – cas extrême – pour toute leur durée en un point unique comme dans la tragédie, d'autres n'ont d'autres limites que celles de l'imagination de l'auteur :

> Si l'on cherche la fréquence, le rythme, l'ordre et surtout la raison des changements de lieux dans un roman, on découvre à quel point ils importent pour assurer au récit à la fois son unité et son mouvement, et combien l'espace est solidaire de ses autres éléments constitutifs »
>
> (Bourneuf et Ouellet, 1972 : 103).

Dans le cas de *Le Souffle de l'harmattan*, le roman resterait presque immobile si l'action se cantonnait uniquement en province et serait sans grand intérêt. Mais les déplacements des personnages vers d'autres horizons prennent d'autant plus de force qu'ils en garantissent la dynamique thématique : la violence dans toute son amplitude se découvre à N'Djaména et ailleurs.

En détériorant la nature, l'harmattan porte atteinte à la vie de l'homme. Dans *Le Souffle de l'harmattan*, la calamité est ainsi à l'origine d'une « *débâcle sociale* ». Les éleveurs, ne sachant plus à quel saint se vouer, quittent bien malgré eux leur terroir à la recherche de point d'eau et pâturages pour leur bétail. C'est l'instinct de vie et/ou de survie qui les pousse à agir ainsi. Mais beaucoup, dans cette circonstance extrême, vendent une bonne partie de leurs bêtes : « *Rien n'est plus pénible pour un éleveur que de se défaire de son bétail dans des conditions difficiles* » (SDL, 22), avoue Haroun, qui est aussi fils d'un éleveur.

Dans le désarroi où tout le village se trouve, la famille se réunit pour décider d'une solution de survie. Les bêtes meurent de soif, pourquoi ne pas les emmener au Nigéria ? s'interroge le père de Haroun. Mais, son frère Bourdjo pense plutôt qu'il est préférable de les conduire vers le sud du pays et gagner Bangui par la suite. Sahanoun, l'autre frère, quant à lui, rêve depuis quelques années d'aller au Soudan. D'autres enfants du village qui s'en sont allés l'ont fortement influencé. Ils lui parlent de ce pays et ensuite de Jedda, en Arabie, comme de l'eldorado : « *Des grandes plantations de coton de la Gesireh […], et de la*

fortune qu'on peut amasser… » (SDL, 49). Pour lui, chacun doit aller de son côté : « *Celui qui aura plus de chance aidera les autres, au lieu d'aller dans la même direction* » (SDL, 49), argumente-t-il. Même le très jeune petit frère de Haroun, Seïd, est enthousiasmé par la simple perspective d'aller à Fort-Lamy, la capitale. Il souhaite qu'il ne pleuve pas pour que son père, encore hésitant, soit contraint à prendre la décision de partir. Lui aussi, est sous l'emprise des propos mielleux des enfants qui s'y sont déjà rendus : « *Je voudrais tant aller à Fort-Lamy. Là-bas, tout est beau. Tout est merveilleux. Certains enfants qui ont accompagné leurs parents racontent des choses formidables. Il y a le cinéma, les rues larges avec beaucoup de voitures et de belles maisons* » (SDL, 50).

Le départ du village sinistré semble s'imposer à tout le monde, même si le père de Haroun soutient encore sans grande conviction qu'on n'abandonne pas ainsi la terre de ses pères à la moindre épreuve. On assiste ainsi à la dislocation de la cellule familiale. Les pluies attendues pour la fin du mois de juin ne sont pas venues atténuer les rigueurs de la sécheresse. Les derniers espoirs s'évanouissent. Il n'y a plus rien à faire dans la région. Sahanoun donne le coup d'envoi : il vient annoncer son départ pour Khartoum à Haroun, au collège : « *Quand reviendras-tu au pays, oncle Sahanoun ? […]. Seul Allah le sait Haroun* » (SDL, 67). Même son grand frère, le père de Haroun décide finalement d'aller vers un horizon meilleur : Fort-Lamy. La situation à Râs al-fîl est à la limite du supportable ; y rester serait choisir volontairement la mort. Le déplacement et l'installation de la famille de Haroun à N'Djaména vont constituer l'évolution du récit, le point d'ancrage jusqu'au dénouement. Ce seul déplacement du narrateur dans le roman correspond au seul moment d'une vie intense ponctuée de tant de surprises et de regrets.

Mais, l'exil de sa famille signifie qu'il va se séparer de Ganda. Cette perspective le jette bien plus que la sécheresse dans un grand désarroi. Quel n'est pas son soulagement lorsque son ami lui apprend que son père vient d'être muté pour la capitale ! Celui-ci est visiblement poussé par son épouse Rachel, sans doute accablée elle aussi par le souffle de l'harmattan. En tout état de cause, les deux jeunes garçons se sentent plus que jamais libérés de leur angoisse et, peuvent remercier le destin de leur avoir épargné une séparation brusque et brutale. Toutefois, le nouvel horizon qui les attend est malgré tout un gros point d'interrogation, parce que chargé d'incertitudes. Et on lit aisément la tristesse qui accompagne ce départ qui s'impose comme une solution extrême : « *Quand la terre se meurt, ses enfants deviennent comme des touffes d'herbes sèches, que le vent pousse dans le sahel immense, où nos vaches se sont couchées pour mourir. Nos racines coupées, notre cœur desséché, nous nous en irons, emportés par l'harmattan, dans une terrible errance. Allah seul sait ce qu'il adviendra de nous* » (SDL, 317). Ces propos de Bourdjo vont se révéler prophétiques. Haroun ne manquera pas de voir se confirmer ses craintes à N'Djaména : « *Je songe que pour moi, pour mon père, ma*

mère, mon petit frère, ma petite sœur, une nouvelle vie commence… je suis loin de me douter des terribles épreuves qui nous attendent » (SDL, 89).

A l'exemple de la famille de Haroun, les habitants sont restés aussi longtemps qu'ils peuvent, espérant chaque jour la baraka divine ; à la fin, la calamité a eu raison de leur patience, de leur foi. Que n'ont-ils pas fait pour attirer les faveurs de Dieu ? Aumônes et autres sacrifices ont été faits. Le ciel est resté vide. Aussitôt qu'on aperçoit quelques rares nuages se former, aussitôt le maléfique vent les chasse sans ménagement. Les animaux, exténués par la faim et la soif, sont la proie d'une mort lente, impitoyable, au bord des mares desséchées ; les greniers sont vides depuis des lustres. Même les graines et les fruits sauvages ont disparu de la brousse. Alors, devant cet ordre de chaos imposé par le souffle de l'harmattan, le village a commencé à se vider progressivement. Le père de Haroun a bradé aux nomades quelques-unes de ses bêtes rescapées. Son oncle Bourdjo a rassemblé le reste, et a pris le chemin de transhumance. La conversion est bouleversante, la séparation d'avec sa famille, sa terre, affligeante :

> Lui, le sédentaire, le cultivateur, descendant de cultivateur, a pris le chemin des moukhal, ces chemins inconnus des longues transhumances. Il est parti accompagné de deux pasteurs recrutés à G…Un jour, nous les avons vus s'en aller, poussant devant eux ces bêtes que nous avons tant aimées. Mon petit frère a pleuré en les voyant s'enfoncer dans la brousse (SDL, 76).

De la famille de Haroun, il ne reste plus que la grand-mère Assita et son frère qui refusent de quitter la terre de leurs ancêtres. Ils acceptent juste, dans le pire des cas, de se déplacer à G. dans le camp de la Croix-Rouge où « *les blancs distribuent de la nourriture* » (SDL, 76). Voici comment le narrateur rapporte la séparation : « *Je revois encore la silhouette frêle et tremblante de ma grand-mère, agitant sa main dans le petit matin terne. Ma mère a pleuré, et je n'oublierai jamais le regard que mon père a eu ce matin-là, pendant que nous nous éloignions, suivis des yeux par ce qui restaient encore des habitants de Râs al-fîl* » (SDL, 76). Cette séparation était simplement douloureuse, insupportable, au point de laisser des traces indélébiles dans les cœurs.

2. 2. *La quête d'un ailleurs meilleur*

De même que la fraternité n'est plus une vertu cardinale à sauvegarder à tout prix en ces temps nouveaux, de même l'amitié, la plus solide qu'elle soit, comme celle entre Haroun et Ganda n'aura pas suffisamment de ressources pour résister aux aléas de la guerre et de l'harmattan. Très attachés l'un à l'autre, ces deux jeunes gens verront leur sincère amitié mise à rude épreuve par le contexte sociopolitique qui prévaut dans le pays. Partageant tout ensemble à Râs al-fîl et à G., Haroun et Ganda ont tout le loisir de constater que tout à N'Djaména

concourt désormais à les séparer, à les opposer. L'un est affublé du nom « doum » (musulman) et l'autre découvre qu'il est « kirdi » (mécréant ou chrétien). Les familles respectives sont établies suivant la cartographie régionale (Nord-Sud), divisant de fait la capitale en deux parties : Haroun est à Mardjan-Daffack, le quartier des nordistes, musulmans et Ganda se trouve à Moursal, celui des sudistes, mécréants ou chrétiens. Nouvellement arrivés, ils ne comprennent pas les raisons de cette dichotomie, de cette frontière qui sépare la population d'une même nation.

Plus immédiatement, la lecture de cet espace, car il s'agit bien encore de cela, révèle au sein du roman la présence des deux lieux qui entretiennent entre eux des rapports de symétrie, de tension et de répulsion. D'un côté comme de l'autre, les habitants d'une même ville feignent de s'ignorer ; chacun s'isole dans son espace, presque insaisissable pour l'autre qui semble banni. N'Djaména apparaît avec ses dissensions internes comme une zone floue, triste, réduite en deux blocs. C'est donc un espace clos oppressant et angoissant. Les déplacements du narrateur à l'intérieur de la ville prennent une allure symbolique dans son existence, l'emportant vers l'illusion de l'amour, de la fraternité, le ramenant à l'intolérable platitude du quotidien émaillée seulement de la guerre qui prend de plus de plus forme et de l'impénétrable puissance de l'harmattan. L'espace dans le roman est de ce fait organisé avec une telle rigueur qu'en fin de compte, il exprime les intentions de l'auteur. Les divers lieux décrits par le narrateur marquent des points tournants de l'intrigue et, par conséquent, de la composition et de la courbe dramatique du récit.

L'espace sert donc à traduire la psychologie du personnage narrateur en décrivant ce qu'il voit à travers ses propres yeux. Par ce procédé littéraire, l'auteur rend visible ce qui se passe chez son personnage en adoptant son point de vue. C'est dans cette optique que Bourneuf et Ouellet écrivent : « *L'espace, qu'il soit « réel » ou « imaginaire », se trouve donc associé, voire intégré aux personnages, comme il l'est à l'action ou à l'écoulement du temps* » (1972 : 107). Les personnages dans *Le Souffle de l'harmattan* vivent à un rythme lent ; en eux couve un drame dont la simple imprégnation de l'environnement malsain entre pour une large part dans leur malheur du moment. Ils s'enfoncent au jour le jour dans un espace qui se resserre sur eux comme un piège mou. Le roman révèle, à travers la représentation de l'espace, un écart considérable entre des systèmes de valeurs morales et religieuses. C'est par exemple l'histoire de *Yondo* qui envenime davantage les relations entre les individus.

Le *Yondo* est imposé uniquement aux ressortissants du Sud et cela, dans le cadre d'une révolution culturelle qui se veut nationale, voire nationaliste. Dans le cas d'espèce, Ganda est appelé à partir au *yondo*. Alors son ami Haroun exprime son indignation : « *Quant à moi, j'éprouve une profonde douleur, une douleur que je n'ai jamais éprouvée jusqu'à aujourd'hui ; celle de me sentir exclu, de ne pas être*

concerné par un problème qui, pourtant, touche un ami avec lequel, depuis ma tendre enfance, nous avons tout partagé » (SDL, 103). Mais le plus difficile est encore à venir. Plus le temps passe et plus la distance entre les deux amis se creuse. Les contacts et les visites deviennent de plus en plus timides et froids. Zenebaye la petite sœur de Haroun et Ganda s'aiment, mais la situation qui se dégrade au jour le jour, anéantira l'espoir d'une telle union.

Dans *Le Souffle de l'harmattan*, l'harmattan et la guerre s'activent comme des complices à mettre aussi à mal la vie familiale. Débarquée fraîchement à N'Djaména, la famille, bien que résistant au vent de l'harmattan, est loin de connaître le calme et la sérénité. A peine arrivé, le petit Seïd est devenu un délinquant insaisissable. Il est subjugué par la ville : « *J'avoue que Seïd nous pose des problèmes,* dira Haroun. *Nous sommes arrivés avant-hier ; hier, il a disparu. Nous l'avons cherché toute la journée, mon cousin Segheir et moi* » (SDL, 94). Il tombe dans la tentation des choses faciles, et fait désormais bande avec les petits voleurs du grand marché de la capitale. Un jour, l'opération tourne mal, et il se retrouve sous les verrous. Ces pauvres parents ont dû intervenir financièrement pour son relâchement. Mais son séjour en taule ne lui servira pas de leçon. Inconscient qu'il est, il n'hésitera pas à se venger de sa mère en la dénonçant aux douaniers. Toutes ses marchandises acquises au prix de mille efforts sont saisies à la frontière Tchad-Cameroun. Son fils l'a trahie parce qu'elle a refusé de lui donner cent francs.

Mais plus grave est encore la situation de l'oncle Cheik chez qui la famille de Haroun vit. En effet, sa famille subit les intempéries de l'harmattan et de la guerre de plein fouet. C'est la mort dans l'âme que le couple Cheik voit tous ses enfants, parmi lesquels une fille, intégrer tour à tour les rangs de la révolution guerrière. Ahmat et son cadet Segheir ne combattent pas dans le même camp. Mais, on ne constate pas entre eux une certaine animosité. Ils partagent la même chambre en compagnie de leur cousin Haroun, jouent aux cartes ensemble, mieux sortent ensemble pour se retrouver chacun dans sa faction armée. A la limite, on peut affirmer à leur égard qu'ils ne s'entendent pas sur des détails. Mais leur cas dénote de la situation politique au Tchad où naissent souvent des dissensions dans la famille. Les groupes rebelles prolifèrent tellement que des amis ou des frères se retrouvent divisés. Pour l'instant, les deux factions (FAP et FAN) auxquelles appartiennent Ahmat et Segheir sont des alliées. Mais on sent bien à travers la réaction de Ahmat que c'est un marché des dupes : « *Cette guerre, c'est votre guerre, pas la nôtre,… Nous n'avons rien à voir dans cette guerre* » (SDL, 296).

Le gros souci du couple Cheik, ce n'est pas tant de savoir dans quelle chapelle ses enfants tiennent leur messe, mais plutôt que ceux-ci soient devenus des adeptes de la violence. Il est vrai que Ahmat, encore étudiant à Paris, a été rapatrié avec d'autres camarades par le régime dictatorial de Tombalbaye. Mais

le voir s'enrôler dans la rébellion armée, voilà qui constitue un motif de souffrance profonde pour ses parents. Son petit frère Segheir, encore, est un inconditionnel de la guerre. L'un des titres des chapitres du roman, « *Segheir s'en va-t-enguerre* », lui va à merveille. Lorsqu'il se présente avec son arme au domicile familial, « *même son père semble intimidé, comme cet artiste de la fable qui a créé une statue de Jupiter si ressemblante qu'il en a pris peur lui-même* » (SDL, 282).

L'évidence s'affiche à Cheik comme l'ange de la mort qui vient séparer l'âme de l'enveloppe corporelle : le contrôle de ses fils lui échappe à tout jamais. L'autorité paternelle s'en est allée. Cet ange de la mort, c'est la guerre, et ceux qui la déclenchent et l'entretiennent. Cheik les rend responsables : « *Ces gens ont tourné la tête de mes fils. Celui-là qu'hier encore je mouchais avec mes doigts, le voilà jouant au petit soldat ; quant à mon pauvre Ahmat, Dieu seul sait où il se trouve à l'heure qu'il est* » (SDL, 89). Ne comprenant pas toujours ce qui les attire dans cette guerre, il tente de les dissuader : « *Segheir mon fils, tu es miskine, fils de miskine, qu'est-ce que tu as à voir dans cette guerre ?* » (SDL, 283). Et la mère de poursuivre : « *En tout cas, c'est le cessez-le-feu, tu as fait la guerre. Bon. Maintenant, va leur rendre leur fusil et rentre gentiment à la maison. Là ce sont les Sara ; là, ce sont les Goranes ; toi, tu n'as rien à voir là-dedans. […] J'en ai assez moi de voir mes enfants aller risquer leur vie pour rien…* » (SDL, 283). Mais Segheir est un « va-t'en guerre ».

Le comble, c'est lorsque Rakhia, leur fille aux mœurs légères, prend tout le monde à contrepied en se pointant dans une tenue militaire, alors que son père l'attend de pied ferme après sa disparition depuis quelques jours. Son apparition incongrue, flanquée d'un autre compagnon de lutte, jette toute la maisonnée dans un indescriptible émoi. Tout le monde demeure pétrifié, à commencer par son père qui subitement « *est devenu muet* » (SDL, 306). Toute son impuissance devant ce « *règne de l'envers des choses* » se transforme en une série d'exclamations : « *Bissimilaye ! s'écrie-t-il en levant les bras au ciel.* […] *Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu pour avoir des enfants pareils ? maugrée-t-il. Qu'est-ce que ce serait, par Allah, si j'en avais plus !* » (SDL, 307).

La violence n'influe pas seulement sur la famille, mais c'est toute la société qui est transformée. On assiste véritablement à l'assèchement des cœurs, tels que l'ont prédit bien des personnages face à la dégradation de la situation sociopolitique du pays. Ainsi, tout le monde devient-il malade de la violence : les rapports entre les gens, leur manière de penser, s'en trouvent profondément modifiés. Le langage a pris des accents martiaux. C'est à croire que la guerre a infesté l'esprit et l'âme des pauvres gens avant de leur ôter la vie. Les enfants, connus pour leur faculté d'imitation, simulent la guerre. Le petit Alifa qui a l'habitude de jouer à la guerre avec ses camarades, est ébloui devant la kalachnikov de Segheir. Il rêve d'en avoir une quand il sera grand. En attendant,

il possède un fusil de bois, grossièrement taillé au couteau par sa mère dans un contreplaqué.

Conclusion

Au terme de cette analyse, il ressort clairement que *Le Souffle de l'harmattan* de Baba Moustapha donne à lire et à voir la réalité sociopolitique du Tchad sous le prisme d'un vent particulièrement impétueux et dévastateur : l'harmattan. Ce vent très chaud et très sec, qui vient du Sahara, souffle souvent à la fin de la saison des pluies. En effet, la violence de l'harmattan ou de la guerre produit des effets qui se ressentent dans tous les aspects de la vie. Elle est à l'origine des déplacements des familles, les arrachant ainsi à leur terre. Les personnages du romancier tchadien deviennent sujets à toutes sortes d'épreuves. La situation sociale et politique déteint sur leurs comportements. Chacun choisit ou subit son destin comme il peut. Pour beaucoup, la morale vacille, disparaît, au fur et à mesure que la violence prend racine dans leur existence. En tout état de cause, rien ne peut plus être comme avant. La fraternité, les liens familiaux, l'amitié, la fidélité, toutes ces vertus qui humanisent l'homme, ne sont pas de l'ordre de la violence et du chaos.

Références bibliographiques

BABA Moustapha, 2000, *Le Souffle de l'Harmattan*, Saint-Maur-des fossés, Sépia.

BARTHES, Roland, 1982, *L'Obvie et l'obtus*, Paris, Seuil.

BONI, Nazi, 1962, *Crépuscule des temps anciens,* Paris, Présence Africaine.

BONN, Charles, 1985, *Le Roman algérien de langue française*, Paris, Presses de l'université de Montréal, l'Harmattan.

BOURNEUF, Roland et OUELLET, Real, 1972, *L'Univers du roman,* Paris, Presses Universitaires de France.

COUSSY, Denise, 2000, *La Littérature africaine moderne au sud du Sahara*, Paris, Karthala.

SOW, Cheikh Charles, 1981, *Cycle de sécheresse*, Paris, Hatier.

TABOYE, Ahmad, 1981, *Panorama critique de la littérature tchadienne*, N'Djaména, Al-Mounax.